

ARCHIVES – Asnières à Censier

Accueil

Numéro 5 / Janvier 2015

# Table des matières

<b>Comment transmettre l'histoire allemande? Autour de l'IHA.....</b>	<b>3</b>
<b>Edito.....</b>	<b>6</b>
<b>Je suis.....</b>	<b>8</b>
<b>Interviews.....</b>	<b>10</b>
Spécialiste d'histoire politique et d'anthropologie historique, Armin Owzar, professeur d'Histoire moderne et contemporaine des pays de langue allemande au département d'Etudes germaniques de la Sorbonne Nouvelle depuis septembre 2013: "L'historien voyage dans une époque lointaine, à la manière de l'ethnologue qui part pour un pays lointain".....	10
Michael Werner, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS: "Comprendre l'histoire de l'autre pour comprendre ses propres histoires".....	13
<b>Ereignis.....</b>	<b>16</b>
<b>L'Institut Historique Allemand à Paris.....</b>	<b>16</b>
Recherche – Médiation – Qualification.....	16
<b>Rencontre avec Thomas Maissen .....</b>	<b>19</b>
Thomas Maissen, historien d'origine suisse, a pris ses fonctions de directeur au sein du DHI / IHA en septembre 2013, après avoir occupé la chaire d'histoire moderne à Heidelberg pendant 10 ans.....	19
<b>Visite au DHI avec Arndt Weinrich.....</b>	<b>23</b>
C'est les pieds trempés que notre petite troupe franco-allemande a envahi le DHI lundi 8 décembre : petit compte-rendu d'une conférence... historique !.....	23
<b>La réconciliation, un « savoir-faire » européen ?.....</b>	<b>26</b>
<b>Sur le vif.....</b>	<b>28</b>
Débats! .....	28
Bouchon!.....	28
<b>Conseils de lecture.....</b>	<b>29</b>
<b>Table-ronde à l'Institut Goethe de Paris .....</b>	<b>33</b>
<b>Ecrire une histoire à deux.....</b>	<b>35</b>
Du caractère politique de la création des instituts historiques: rencontre avec Corine Defrance et Ulrich Pfeil à la Sorbonne Nouvelle.....	35
Le manuel franco-allemand: un symbole plus qu'un moyen de la réconciliation.....	36
<b>Bouchon!.....</b>	<b>37</b>

<b>Recherche.....</b>	<b>40</b>
Sarah Neelsen est lauréate du prix Pierre Grappin .....	40
<b>Le livre.....</b>	<b>43</b>

## Comment transmettre l'histoire allemande? Autour de l'IHA

Dans l'année de commémorations 2014 (1914,1939,1989) la transmission de l'Histoire allemande était d'une grande actualité. Comment l'aborder, l'enseigner, la présenter ? L'Institut historique allemand (IHA), créé à Paris douze ans après la fin de la Deuxième guerre mondiale, est aujourd'hui une institution incontournable pour les chercheurs s'intéressant à l'histoire de l'Allemagne et aux relations franco-allemandes. Il se conçoit comme une passerelle, un point d'échange et de transfert des savoirs dans le domaine des sciences humaines entre la France et l'Allemagne.



*La rédaction du numéro 5: Cornelius Bellmann (Cob), Roxane Vigneron (Rov), Charlotte Maxin (Mxn), Manon Brégéras (Mbr), Catharina Buhr (Cab), Inès Olivo-Marin (Iom), Anne-Kathrin Otto (Ako), Dalila Iaichouchen (Dai), Gaspar Kostajnsek (Gko), Milena Feuerbach (Mil), Victoria Khadkevitch (Vvm), Pauline Morel (Pam), Anne-Julie Petit (Ajt), Lisa Thierry (Lis), Noémie Philippot (Nox). Absentes: Elisabeth Schwartz (Els), Mariana Galescu (Ana), Maeva Durant (Maed)*

"Der Geschichtsunterricht hat mir in den Anfängen meiner Schulzeit das Bild des « Bösen Deutschlands » vermittelt und vor allem der Nationalsozialismus wurde uns vereinfacht erklärt. Erst später in der Mittel- und Oberstufe habe ich mich im Unterricht tiefgründiger mit der Geschichte Deutschlands beschäftigt. So wurde unser Blickfeld erweitert, wir beschäftigten uns mit anderen Epochen und haben den

europäischen Kontext besprochen, was mir bedeutend geholfen hat die eigene Geschichte eingliedern und verstehen zu können."

*cab*

"Il est difficile pour moi de dire avec précision quelle image de l'histoire allemande m'a été transmise à l'école, si ce n'est dans les grandes lignes: l'Allemagne en guerre contre la France, l'Allemagne nazie, l'Allemagne bourreau de la France occupée. Cela a la "vertu pédagogique" d'être simple, même si je pense qu'on peut être simple sans tomber dans les clichés. Mais comme j'ai été très tôt en classe d'allemand, je pense que j'ai pu un peu plus voir l'Allemagne de l'intérieur, ce qui m'a permis de me détacher un peu d'une vision purement française."

*nox*

"Ich besuchte von 1977 bis Mitte der 1980er Jahre ein Gymnasium in Bayern. In meiner Erinnerung geblieben ist mir der Unterricht einer sehr engagierten Lehrerin, die mit uns mit sehr interessanten Quellen arbeitete, um uns die Desillusionierung der Kriegsfreiwilligen von 1914, den Zusammenbruch 1918, die Geschichte der Räterepublik in München, der Spartakisten in Berlin und den Aufstieg Hitlers und seine Ideologie zu vermitteln. Die Geschichte des "Dritten Reichs" selbst ist sehr summarisch behandelt worden."

*cob*

"J'ai effectivement beaucoup appris depuis le début de l'année, notamment sur la « guerre du Rhin » avec les poètes allemands et français. Mon avis sur l'Allemagne a été énormément influencé par ces connaissances culturelles et historiques qui sont mises à notre disposition."

*mxn*

"Je n'ai jamais fait de cursus franco-allemand avant cette licence, du coup j'ai surtout abordé l'histoire de l'Allemagne quand elle croisait l'histoire de France, soit pendant les guerres mondiales. Il est vrai que cela transmet donc une image peu positive de l'Allemagne, qui peut être perçue comme "le méchant" par les plus jeunes qui ne savent pas prendre de recul. Cependant, on aborde aussi la réconciliation et la création de l'Europe qui sont également des chapitres très importants de notre histoire et où l'on reçoit une image beaucoup plus positive de l'Allemagne, désignée comme partenaire de la France."

*mbr*

"L'histoire de la France et de l'Allemagne sont très liées, mais on nous enseigne surtout celle de la France. A l'école primaire, Charlemagne était pour moi une icône française, je n'ai associé Charlemagne à l'histoire allemande que beaucoup plus tard, au lycée..."

Au collège et au lycée, on étudie les guerres mondiales et donc on en vient forcément à parler du nazisme. Je pense qu'il est bien d'en parler, surtout au lycée ou on est assez grand pour faire la part de choses. Mais il est vrai qu'on se concentre peut-être trop sur cette face de l'histoire, au dépend de beaucoup d'autres aspects de l'histoire allemande et franco-allemande (que nous avons la chance, nous, d'aborder dans nos études supérieures)."

*pam*

"Je suis ni française ni allemande. Durant mon parcours scolaire en Algérie, on n'a pas vraiment traité l'histoire allemande. On nous a surtout parlé de l'Allemagne durant la période d'Hitler et de la Deuxième guerre mondiale. J'ai toujours pensé que l'Allemagne était un synonyme du racisme, on nous disait toujours que les allemands c'est des racistes."

*dai*

"J'ai plusieurs fois changé de système scolaire et de perspective en raison de déménagements successifs entre pays alémaniques et francophones. Dans les écoles francophones, l'histoire allemande était enseignée avec un détachement presque ironique, comme si cette histoire n'avait finalement rien à voir avec nous. L'idée d'un « Sonderweg » allemand avec une chaîne de causalité faite de personnages historiques à proscrire (Luther, Bismarck, Hitler, etc) était très populaire, car elle permettait de raconter cette « carrière du mal » de façon cohérente et moralisatrice. Il en était tout autrement en Allemagne où j'ai été intriguée par l'investissement émotionnel très important de ma professeur d'histoire (en terminale) qui cherchait ses mots dès lors qu'elle essayait de transmettre le nazisme et la Shoah. Ici le récit de l'histoire allemande était très clairement perçu comme une mémoire problématique, voire ingérable - et cela m'a semblé plus proche de ce que j'ai pu entendre par ailleurs dans ma famille."

*A/a*

# Edito



L'acteur vedette de ce numéro est l'Institut historique allemand (DHI / IHA) de Paris que nous vous présenterons sous toutes les coutures dans la rubrique Ereignis. Comme le souligne Monsieur Maissen, son directeur, l'Institut fait office de grande plateforme de rencontre et de dialogue pour les historiens français et allemands. Il est également un lieu de transmission de l'histoire; grande bibliothèque, archives fournies, site web moderne, cours et conférences sont autant d'accès ouverts au public. Vous pourrez en prendre la mesure en relisant notre visite au DHI.

Repère de chercheurs et de spécialistes, il est enfin le lieu de la rigueur disciplinaire qui prône l'objectivité; celle-ci nécessite un exhaustif retour aux sources lors de toute production de récit historique. C'est cette exigence qui a permis d'inscrire l'histoire de l'Allemagne dans un cadre supranational et qui entretient le rêve d'élargir davantage ce point de vue. La question de l'objectivité implique également une distinction que souligne Monsieur Maissen: la mémoire est une fausse jumelle de l'histoire; l'une éveille l'intérêt pour l'autre, mais elles regardent les faits d'une manière différente.

La pédagogie de l'histoire qui peut aussi se servir de la mémoire pour captiver les auditeurs révèle ainsi une certaine ambiguïté. Pour diversifier nos sources, nous avons interrogé d'autres experts sur ces questions historiographies mais aussi sur leur propre relation à l'histoire. Dans la rubrique Interviews, vous pourrez ainsi faire la rencontre de l'historien Armin Owzar (Sorbonne Nouvelle Paris 3) et du sociologue Michael Werner (EHESS) et les entendre répondre aux questions qui nous préoccupent: la transmission de l'histoire en tant que professeur, la périodisation de l'histoire et son rôle, la nécessité d'écrire une Histoire franco-allemande, la neutralité de l'historien, la diffusion française et allemande de l'histoire, etc...

Transmettre l'histoire, oui, mais sous quel forme ? Vous trouverez un éventail de manières de le faire dans la rubrique sur le vif ; manuel scolaire, mémoire, livre de pédagogie, livre d'histoire... Autant de supports écrits et de méthodes de transmission différents. Ces petites présentations seront l'occasion de comparer les démarches des auteurs respectifs et de rendre compte des multiples facettes que peut nous montrer l'histoire.

Mais la transmission peut aussi se faire par oral et par le dialogue; la rubrique sur le vif vous invite à revivre une conférence sur l'histoire du vingtième siècle. Dans cette même rubrique vous trouverez également le compte-rendu de la rencontre entre Corine Defrance et Ulrich Pfeil avec les étudiants-rédacteurs d'asnieres-a-censier. C'est l'occasion de vous pencher plus avant sur les enjeux du travail entre historiens français et allemands et sur l'expérience unique que représente le manuel franco-allemand, premier manuel d'histoire écrit d'un point de vue supranational et symbole de la réconciliation.

Enfin, la rédaction est fière de vous annoncer la création de la rubrique [Recherche](#) avec une présentation des travaux de Sarah Neelsen, gagnante du pris Grappin et doctorante au département d'allemand de la Sorbonne Nouvelle Paris 3. Voilà l'occasion d'y apprendre ce que représente ce prix, de savoir qui était Pierre Grappin et surtout de se renseigner sur les essais d'Elfriede Jelinek qui sont au centre du travail de la jeune chercheuse.

En voyageant à travers l'histoire allemande et française, nous avons eu de nombreuses occasions d'observer comment deux guerres mondiales (et bien d'autres guerres auparavant) avaient pu consacrer France et Allemagne en rivales éternelles. Nous avons aussi pu observer comment plusieurs acteurs ont œuvré à une réconciliation fructueuse des deux pays; d'une part les historiens, par un travail franco-allemand, et d'autre les politiciens, par des efforts de rapprochement ainsi que les médias et enseignants, par la diffusion d'une pédagogie de la paix.

Roxane Vigneron, rédactrice en chef du n°5  
étudiante en L3 Études Franco-Allemandes



## Je suis...



Je suis entré à l'institut d'allemand à Asnières en octobre 1970 et j'y suis resté jusqu'à ma retraite en 2005. Ma première chance pour mon avenir, c'était de rencontrer Pierre Bertaux, ma deuxième fut de me trouver en '68 en Allemagne où j'ai vu comment fonctionnait un système universitaire face à la contestation. Dès l'obtention de mon diplôme d'études supérieures, je suis parti grâce au DAAD à Heidelberg (Hansgerd Schulte) et parce que Bertaux m'avait dit : « Maintenant je ne veux plus vous voir en France ; il faut aller en Allemagne : un germaniste doit s'imprégner de la culture allemande, doit vivre dans la culture allemande ». J'ai été lecteur à l'Université de Heidelberg où j'étais très heureux. Je

connaissais bien les étudiants et j'ai pu percevoir à quel point les plus intelligents parmi eux avaient été habilement politisés et menaient un assaut contre la féodalité de l'université allemande. Souvent, il n'y avait plus de cours et j'ai eu ainsi l'opportunité d'avancer rapidement ma thèse. Bertaux m'avait encouragé à ne pas passer l'agrégation et à faire tout de suite un doctorat avec lui. A l'époque, il voulait faire éclater l'agrégation, créer une « agrég » littéraire et une « agrég » civilisationniste dans laquelle on aurait intégré, bien sûr, l'économie, mais également l'histoire contemporaine et le journalisme. J'ai soutenu ma thèse en 1969, ce qui me permettait d'entrer dans l'université française. A ce moment les choses se sont conjuguées : Pierre Bertaux venait de créer l'Institut d'allemand à Asnières et il m'a envoyé une petite lettre gentille en me disant qu'un poste d'assistant était libre.

J'ai été assistant pendant deux ans, puis en 1972, j'ai été maître-assistant (équivalent de maître de conférences) et je suis devenu professeur en 1981. J'ai eu beaucoup de chance, j'avais à peine 40 ans, tout simplement parce qu'entre-temps j'avais pu rédiger en huit ans ma thèse d'Etat (aujourd'hui thèse d'habilitation).

C'était le prolongement de ma première thèse (de troisième cycle) qui portait sur « Les migrations intérieures dans l'Allemagne industrielle aux 19e et 20e siècles ». Sur les conseils de P. Bertaux, on avait élargi la thématique dans la thèse d'Etat et c'était devenu : « La population allemande à l'ère industrielle (1815-1914) ». Le lien entre démographie et économie a été pendant quarante ans le sujet de ma recherche et de mes publications. Mais j'étais toujours plus passionné par le côté pédagogique que par le côté scientifique : j'aimais enseigner, j'aimais transmettre, former des jeunes à la vie professionnelle, j'aimais surtout voir cette étincelle dans le regard de mes étudiants, c'était pour moi la récompense. Qui suis-je ?

*Propos recueillis par ako & cob*

Réponse du numéro 4: Irmtraud Behr

# Interviews



**Spécialiste d'histoire politique et d'anthropologie historique, Armin Owzar, professeur d'Histoire moderne et contemporaine des pays de langue allemande au département d'Etudes germaniques de la Sorbonne Nouvelle depuis septembre 2013: "L'historien voyage dans une époque lointaine, à la manière de l'ethnologue qui part pour un pays lointain".**

***Könnten Sie uns bitte Ihren Lebenslauf schildern?*** Ich habe Germanistik, Geschichte und Romanistik in Wuppertal, Münster und Lille (Lille III) studiert. Im Laufe meines Studiums hat mich vor allem die west- und mitteleuropäische Geschichte des 18., 19. und 20. Jahrhunderts in ihren Bann gezogen. Mein Interesse galt insbesondere der französischen Aufklärung, dem deutschen Kulturkampf und den modernen Diktaturen Europas. Nach meinem Studium, das ich mit einem Magister Artium abgeschlossen habe, bin ich der Histoire contemporaine treu geblieben: 1997 wurde ich in Münster promoviert, mit einer Arbeit über die politische Sozial- und Wirtschaftsgeschichte der SBZ/DDR; 2004 habe ich mich dann habilitiert, mit einer Studie über das alltägliche Kommunikations- und Konfliktverhalten im Deutschen Kaiserreich (1871-1918). Mich interessierte es, wie sich Menschen verschiedener politischer Lager, Schichten, Konfessionen und Ethnien bei politischen und religiösen Streitfragen verhalten haben, wie Sozialdemokraten, Liberale und Konservative, Arbeiter, Handwerker und Bürger, Katholiken, Protestanten und Juden, Deutsche und Immigranten und nicht zuletzt Männer und Frauen in ihrer Freizeit miteinander umgegangen sind: ob sie Kontakt miteinander hatten, ob sie sich über strittige Fragen ausgetauscht haben und falls ja, auf welche Weise sie dies getan haben.

Nachdem ich zwölf Jahre an der Universität Münster unterrichtet hatte, war ich in den USA, wo ich vier Jahre als Gastprofessor an der University of California in San Diego gelehrt habe. Es folgte eine Zwischenstation als Vertretungsprofessor in Freiburg, bis ich dann 2013 einen Ruf an die Pariser Sorbonne Nouvelle erhielt.

**Was halten Sie von der Vermittlung der deutschen Geschichte?** Zweifellos und aus guten Gründen interessieren sich viele Studierende in Frankreich, aber auch in den USA und in Deutschland insbesondere für die Geschichte des NS-Staates. Dem versuchen wir Lehrende Rechnung zu tragen, auch durch Lehrveranstaltungen, die sich der Vorgeschichte des Nationalsozialismus und des Holocaust widmen und die Kontinuitätslinien diskutieren. Veröffentlichungen zum „langen 19. Jahrhundert“ (1789-1914) in Deutschland findet man allerdings in den Regalen der französischen Buchhandlungen eher selten – so wie auch Darstellungen zur mittelalterlichen und frühneuzeitlichen Geschichte Deutschlands und auch zur DDR-Geschichte deutlich unterrepräsentiert sind

Mir ist es wichtig, deutsche Geschichte nicht nur aus einer nationalen Perspektive heraus zu betrachten, sondern auch transnationale Beziehungen und Verflechtungen zu berücksichtigen. Gerade aus deutsch-französischer Perspektive gibt es noch viel zu entdecken: Denken Sie nur an die Geschichte der napoleonischen Zeit in Deutschland, in der es zu einem intensiven Transfer politischer Kultur zwischen Deutschen und Franzosen kam. Im Königreich Westphalen, einem von Napoleons jüngstem Bruder Jérôme Bonaparte regierten Satellitenstaat, wurde sogar die erste moderne Verfassung auf deutschem Boden oktroyiert. Das ist nur einer der Gründe, warum ich mich auch persönlich sehr für diese Zeit interessiere. Ich schreibe gerade an einem Buch über dieses Königreich, das nur wenige Jahre existierte (1807-1813), aber für die Modernisierung der deutschen Gesellschaft im 19. Jahrhundert entscheidende Impulse gegeben hat. Die eigenen Forschungsinteressen haben natürlich auch einen Einfluss auf die Themenwahl bei der Geschichtsvermittlung. Das zweite Projekt, an dem ich arbeite, beschäftigt sich mit dem deutschen Kolonialismus um 1900. Ich untersuche darin religiöse und konfessionelle Konflikte zwischen Protestanten, Katholiken und Moslems in Deutsch-Ostafrika – Konflikte, die von der Peripherie auf die Gesellschaft der Metropole zurückwirkten und sogar im Deutschen Reichstag verhandelt wurden. Auch wenn Deutschland keine bedeutende Kolonialmacht wie England oder Frankreich war, ist die Auseinandersetzung mit dem Kolonialismus entscheidend für das Verständnis der deutschen und europäischen Geschichte um 1900.

**Die Periodisierung der deutschen Geschichte scheint heutzutage eine wichtige Rolle für einige Historiker in Deutschland zu spielen...**

Periodisierungen spielen grundsätzlich eine wichtige Rolle – und sie waren auch schon immer umstritten. Nicht nur aus pragmatischen Gründen setzen wir Zäsuren. Auch die von uns gewählte Fragestellung und der methodische Zugriff wirken sich auf die Einteilung und Abgrenzung von Epochen aus. Dementsprechend periodisieren Politikhistoriker, die sich für Verfassungswandel und Regime-Umbrüche interessieren, oft anders als Sozial- oder Mentalitätenhistoriker. Vor allem aber gilt es zu bedenken, dass mit jeder Markierung oder Nichtmarkierung eines Bruchs immer auch eine Wertung oder Schwerpunktsetzung einhergeht: Wir heben die epochemachende Bedeutung eines Ereignisses hervor oder stellen sie in Frage oder verweisen stärker auf die Kontinuitätslinien, die dieses Ereignis überbrücken. Es gibt mithin keine ‚natürlichen‘ Zäsuren. Selbst die Bedeutung des Jahres 1789 ist von vielen Frühneuzeitlern in Frage gestellt worden. Und auch den Bruch, den das Jahr 1945 in politischer Hinsicht zweifellos bildet, hat man aus sozialhistorischer Perspektive abzuschwächen versucht. Desweiteren beobachtet man, dass im Rahmen einer neuen europäisch ausgerichteten Geschichtsschreibung

nationalstaatliche Zäsuren zusehends verblässen und europäische Ereignisse an Bedeutung gewinnen.

***Können wir eigentlich eine deutsch-französische Geschichte schreiben?*** Für ein gelungenes Beispiel sei auf die vom Deutschen Historischen Institut Paris (DHIP) seit 2011 herausgegebene Reihe in elf Bänden verwiesen, die sich mit der deutsch-französischen Geschichte seit dem Mittelalter befasst. Überhaupt nehmen die deutsch-französischen Beziehungen einen wichtigen Platz in vielen Darstellungen vor allem zur Nachkriegsgeschichte ein. Unterstützung erfährt diese Erweiterung nationalstaatlicher Perspektiven durch neue Trends der Historiographie, die sich dem Kulturtransfer, der Histoire croisée oder der Entangled history verschrieben haben. Hinzu kommt ein allgemein zu beobachtender Trend der Europäisierung unserer Erinnerungskultur. Viele Persönlichkeiten (wie Karl der Große) oder Ereignisse (wie die Revolutionen von 1848), die noch vor einigen Jahrzehnten zumeist aus rein nationalstaatlicher Perspektive beleuchtet wurden, werden nun aus europäischer Sicht neu interpretiert. Jenseits nationalstaatlicher Zugriffe geraten jetzt auch transnationale Beziehungen, die oftmals über Europa oder den Westen hinausreichen, in den Blick. Es soll gar nicht darum gehen, die Bedeutung der Nation für das 19. und 20. Jahrhundert in Abrede zu stellen – aber ohne die Berücksichtigung einer europäischen und auch globalen Dimension lassen sich viele Prozesse und Strukturen der deutschen und französischen Geschichte nur unzureichend erfassen.

***Welche Rolle kann der Historiker dabei spielen?*** Sicherlich kann und sollte der Historiker dazu beitragen, die europäische Dimension bislang vor allem aus nationaler Perspektive betrachteter Ereignisse und Prozesse herauszuarbeiten. Gleichwohl sollte er sich dabei nicht an einer Produktion neuer Mythen und Legenden beteiligen. Der nach den Katastrophen des 20. Jahrhunderts erstarkte Europa-Diskurs hat oftmals zu sehr auf die idealistischen Motive Einzelner abgehoben und dabei die strukturbedingten Eigendynamiken, aber auch die durchaus realpolitischen Interessen der an einer europäischen Integration interessierten Akteure in den Hintergrund treten lassen. Auch das überaus erfolgreiche Projekt der deutsch-französischen Freundschaft, das von der Verständigung über Annäherung, Aussöhnung und Kooperation zu einer gleichberechtigten Partnerschaft auf sehr hohem Niveau führte, verdankte sich nicht nur der Friedensliebe guter Europäer, sondern auch der wachsenden Erkenntnis, dass beide Länder nur innerhalb einer europäischen Gemeinschaft oder Union sich behaupten und reüssieren konnten. Gerade in einer Zeit wachsender Europa-Skepsis gilt es, neben den idealistischen Motiven auch diese handfesten politischen und sozio-ökonomischen Interessen hervorzuheben, die der ungeachtet aller Rückschläge und Krisen bislang zu beobachtenden Erfolgsgeschichte des europäischen Projektes zugrunde liegen.

***Wie arbeitet der Historiker konkret?*** Der Historiker reist in die Vergangenheit wie der Ethnologe in ein anderes Land. Er tut dies – ebenso wenig wie der Ethnologe – voraussetzungslos. Er kann aber und er muss seine Herkunft, seine soziokulturellen Prägungen reflektieren und domestizieren, auch wenn er sie nicht völlig ausschalten kann. Diese „Standortgebundenheit“ hat schon der frühneuzeitliche Theologe und

Historiker Johann Martin Chladenius (1710-1759) konstatiert. Sie speist sich nicht nur aus unserer sozialen oder kulturellen Prägung, auch das Geschlecht und die politische Grundeinstellung wirken sich – oftmals unbewusst – auf unser Geschichtsverständnis aus.

***Muss der Historiker denn neutral sein?*** Der Historiker kann nicht neutral sein, schon die Sprache und die Begriffe, derer wir uns bedienen, legen bestimmte Deutungen nahe. Die Wahl und die Eingrenzung des zu behandelnden Gegenstandes: all das ist bereits ein Akt der Deutung. Historiker sollten immer darauf achten, relevante Themen zu behandeln und relevante Fragestellung zu entwickeln. Gelingt ihnen dies, so stehen sie mittendrin in einem Diskurs, der neutrale Standpunkte gar nicht zulässt. Erfahrungsgemäß gibt es meines Wissens nach kein Thema der Geschichte, das nicht aus guten Gründen kontrovers diskutiert worden wäre. Nichtsdestoweniger sollten wir uns bemühen, mittels kontrollierbarer methodischer Verfahren und auch mit Hilfe von Theorien, die anderen Disziplinen (wie der Soziologie) entlehnt sind, unsere Ergebnisse und Urteile transparent und nachvollziehbar zu machen.

***Muss ein Historiker alle anderen Perspektiven, alle anderen Historiker berücksichtigen?*** Natürlich sollte er möglichst alle Standpunkte eruieren und alle vorgebrachten Argumente kritisch prüfen und dies für den Leser mit Hilfe eines Anmerkungsapparates kenntlich machen. Ein Blick auf die Forschungsdebatten der vergangenen 150 Jahre zeigt uns, wie abhängig die allermeisten Historiker vom Zeitgeist waren. Warum sollte das heute anders sein? Auch wir erweisen uns bei der Auswahl von Themen und Methoden und natürlich auch bei unseren Urteilen als Kinder unserer Zeit.

***Danke, Herr Owzar für Ihr freundliches Mitwirken!***

*propos recueillis par iom, mxn, els, avec la collaboration de cob*



**Michael Werner, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS: "Comprendre l'histoire de l'autre pour comprendre ses propres histoires".**

**Michael Werner, vous travaillez sur l'histoire socio-structurale des relations franco-allemandes, sur l'histoire des disciplines en sciences humaines, mais également sur la question des transferts culturels. Comment en êtes-vous venu à travailler sur ces thématiques ?** J'ai été confronté aux différences entre les

types d'université, aux différentes façons d'enseigner, ayant effectué des études littéraires et d'histoire à Fribourg en Brisgau, à Munich et à Bonn...

Ensuite j'ai travaillé pendant une quinzaine d'années sur les manuscrits d'écrivains et immigrants allemands en France, et plus particulièrement sur Heinrich Heine. Il y avait énormément de recherches sur l'œuvre de Heine, mais peu de gens se sont intéressés à sa situation d'expatrié. Ma question ne portait pas seulement sur les problèmes linguistiques que pouvait rencontrer l'auteur, mais plutôt sur la nouvelle vision du monde à laquelle il était confronté. L'intérêt que j'ai pu porter à la situation de Heine m'a alors permis de m'intéresser aux questions liées à la migration et donc aux « transferts culturels ».

Tout passage d'un objet culturel d'un contexte à un autre (ici d'un pays à un autre) a pour conséquence une transformation de son sens, qui doit également tenir compte des aspects historiques. A l'intérieur de ce champ – celui des transferts culturels - j'ai été amené à travailler sur l'histoire des disciplines, sur les transformations du système de l'enseignement supérieur, de la recherche. Ceci m'a alors obligé à faire un retour réflexif sur ma propre vie. A 24 ans je m'étais fait embarquer dans la construction d'un institut qui est devenu progressivement l'institut des textes et manuscrits modernes.

**Quelles similitudes peut-on retrouver dans la transmission de l'histoire en France et en Allemagne?** C'est toujours un problème du travail sur notre propre passé. Cependant du côté français ou même américain, on ne se sent pas directement concerné ou du moins pas par la même période. On pose la question de la responsabilité de l'Allemagne dans la Seconde guerre mondiale, alors qu'on parle davantage de la responsabilité française dans la guerre d'Algérie. Cependant, comme nous sommes de plus en plus connectés entre historiens, il devient difficile de faire une séparation claire entre son histoire et celle de l'autre, ce n'est pas aussi évident qu'il n'y paraît, surtout lorsqu'on se situe dans un horizon européen.

**Dans quelle mesure a-t-on justement besoin de faire des comparaisons entre la France et l'Allemagne?** C'est un truc fondamental ! On ne peut pas vraiment comprendre l'histoire allemande sans toute la partie française, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle en passant par Napoléon jusqu'à la Seconde guerre mondiale. Et l'inverse est vrai aussi.

Si on prend les grandes questions de définition de la Nation, des structures de l'État, de la place de la religion, du rôle des institutions, le système d'enseignement général, le système d'enseignement supérieur... toutes ces grandes questions sont intimement liées. Pour moi c'est un exemple d'histoire croisée, l'un contient l'autre, et cette dichotomie entre soi-même et l'autre est renversée quelque part. Il est important d'essayer désormais de dépasser l'horizon national ou du moins de montrer comment cet horizon national s'est construit en interaction avec notre pays voisin, ici l'Allemagne.

**En tant que chercheur, quelle difficultés rencontrez-vous à établir ces comparaisons franco-allemandes ?** A quelles difficultés le chercheur se heurte-t-il quand il doit comparer ces histoires différentes aux traits communs ? Le problème est d'ordre méthodologique. D'un côté il nous faut établir des différences qui peuvent

amener à la caricature, ce qui permet de mieux saisir les variations culturelles, et de l'autre côté il nous faut déconstruire ces mêmes caricatures. Une caricature est ainsi une construction commune qui met en scène deux volets d'un même processus historique. C'est ce que je fais lorsque je vais essayer de transmettre, d'enseigner. Pour que cela soit compréhensible, il faut parler en terme de différence et d'opposition. On parle par exemple du fédéralisme allemand et du centralisme français, du droit du sang allemand et du droit du sol français etc.

Et en même temps lorsqu'on observe de manière plus précise, on voit que ça ne colle pas vraiment. On voit qu'il y a en Allemagne des partisans du centralisme comme il y a des partisans de la décentralisation en France. Il ne faut donc pas en rester aux grandes différences mais essayer par la suite de les fluidifier. On observe la même chose avec les idées reçues : c'est très bien, très utile mais il faut dire que ce sont des histoires, des constructions qui, si elles ne correspondent pas à la réalité, sont pourtant très utiles dans une première approche, afin de comprendre et de faire comprendre. Ensuite il faut les nuancer et dans un troisième temps vous pouvez dire que cette distribution (des rôles, des idées reçues) est un processus commun qui s'est joué ensemble et non dans les limites d'une seule histoire nationale.

**Justement, pour essayer d'avoir une vision plus globale, quel est le rôle des Instituts, des centres de recherche – tels que le Centre Georg Simmel dont vous faites partie – dans la diffusion de l'histoire au sens général ?** Le but des centres de recherches est de créer des liens entre enseignants et jeunes étudiants à travers des sujets très concrets. Ainsi l'objectif est de montrer que c'est un lieu fécond, intéressant, où l'on se pose diverses questions. Des questions françaises et allemandes mais aussi européennes. Des étudiants allemands et français qui travaillent par exemple sur le développement durable dépassent largement la question française ou allemande et même européenne !

Enfin je pense aussi à quelque chose de plus général, par exemple au CIERA. La première mission du CIERA est de former des jeunes chercheurs qui ont pris l'habitude de travailler de manière plurielle et de prendre en considération des points de vue différents. Ils sont ainsi mieux armés face aux problèmes futurs, souvent multifactoriels, comparés à celui qui est habitué à travailler de manière unilatérale, en prenant en compte uniquement son histoire nationale. C'est par exemple l'objectif des unités mixtes de recherche (UMR) qui servent alors à développer la pluralité des points de vue, des traditions.. et qu'il faut selon moi faire fructifier. En ce sens les coupes budgétaires avec les différents plans d'austérité mettent à mal la recherche et le développement des projets franco-allemands.

propos recueillis par Maeva Durand



## Ereignis

- > L'IHA de Paris
- > Rencontre avec Thomas Maissen
- > Les étudiants à l'IHA avec Arndt Weinrich
- > La réconciliation, un savoir faire européen?

## L'Institut Historique Allemand à Paris



© Milena Feuerbach

## Recherche – Médiation – Qualification

L'institut historique allemand (IHA) a été inauguré le 21 novembre 1958 à Paris et s'est imposé rapidement comme un lieu d'échange scientifique franco-allemand privilégié. Dès sa création, il a joué le rôle de médiateur entre historiens allemands et français, ignorant toute visée politique afin d'agir uniquement sur le plan universitaire.

L'IHA est devenu un appui important dans le domaine des recherches historiques franco-allemandes. Il est membre de la fondation « Max Weber Stiftung – Deutsche Geisteswissenschaftliche Institute im Ausland » et a donc pour objectif de soutenir et d'encourager les sciences humaines – en particulier les thèmes scientifiques et sociopolitiques – en Allemagne et en France. Son siège se trouve dans le beau quartier du Marais, Rue du Parc-Royal, à Paris.

Quel rôle pour l'IHA ? Tous les collaborateurs et les chercheurs de l'institut s'impliquent pour faire avancer et élargir l'histoire en tant que discipline scientifique. Ils partagent également la volonté de rendre l'histoire accessible au public, bien que l'auditoire reste particulièrement universitaire. Le domaine de recherche est vaste: il s'étend de l'Antiquité tardive à nos jours, soit jusqu'à l'Europe occidentale. L'objectif de l'IHA est aussi de surmonter les questions ordinaires et de déclencher de nouveaux débats, afin d'aborder les événements d'un point de vue différent. À l'occasion du centenaire de la Grande Guerre, l'IHA a d'ailleurs lancé un travail de recherche concernant cette partie de l'histoire de nos deux pays.



Qu'apporte l'IHA au grand public ? L'IHA offre différentes possibilités permettant au public de participer et de profiter du travail des chercheurs. D'une part, il organise des réunions et des conférences présentées dans un programme disponible sur le site internet de l'IHA. Des thèmes très variés sont par exemple abordés lors du cycle de conférences "les jeudis de l'Institut historique allemand", sur des sujets d'actualité internationale en sciences humaines et sociales, toujours suivies du commentaire d'un chercheur et d'un débat. De plus, des podcasts sur les sujets abordés sont aussi proposés pour récapituler plus précisément un thème ou pour permettre au public de suivre le débat depuis chez lui. L'IHA publie aussi une revue annuelle de 500 pages, "Francia", accessible gratuitement sur internet sous forme numérisée.

Enfin, l'IHA est un institut novateur qui utilise tous les moyens disponibles, même les plus modernes, pour diffuser ses travaux. Il fait partie des pionniers qui usent grandement d'internet. Il est donc toujours profitable de jeter un coup d'œil sur le site web de l'Institut : <http://www.dhi-paris.fr/de/home.html>.

Avis aux jeunes chercheurs: l'IHA abrite une bibliothèque scientifique spécialisée. On y trouve environ 110 000 documents multimédia et 420 périodiques. Tout le monde est invité à s'y rendre pour travailler dans une atmosphère calme et agréable tout en bénéficiant d'une mine d'informations. De plus, l'IHA organise chaque année une université d'été destinée aux jeunes chercheurs pendant trois jours. Dans un cadre scientifique, ils y ont l'occasion de présenter leurs travaux pour en discuter avec d'autres collègues, ce qui permet d'échanger des idées et de toucher de nouveaux réseaux scientifiques. En plus de l'université d'été, l'IHA propose également différentes possibilités de travailler au sein de l'institut : des stages, des bourses et des cours de langue spécialisés sont à la disposition des étudiants intéressés.

*mbr et cab*

## Rencontre avec Thomas Maissen

Thomas Maissen, historien d'origine suisse, a pris ses fonctions de directeur au sein du DHI / IHA en septembre 2013, après avoir occupé la chaire d'histoire moderne à Heidelberg pendant 10 ans.



© Manon Brégéras

L'Institut d'Histoire Allemand, financé par l'État allemand à travers la Fondation Max Weber, soutient la recherche (surtout) allemande en France et dans le monde. La période étudiée va du Moyen Âge (VI<sup>e</sup> siècle) aux temps présents, mais certains chercheurs sont employés en CDI pour étudier une époque en particulier.

Interrogé sur les objectifs de l'IHA, Thomas Maissen insiste sur la volonté de l'institut de faciliter les contacts entre la France et l'Allemagne, notamment à travers des colloques, grâce au travail avec les universités et la bibliothèque en accès libre (on y trouve des journaux, des livres allemands et français, et toutes sortes d'ouvrages traitants de l'Histoire française et de l'Histoire allemande...). La qualification est l'un des termes, avec la recherche et la médiation, qui fait partie des trois préceptes de l'institut. En effet, l'IHA propose de nombreux stages et bourses aux chercheurs. La

grande force de l'institut vient de sa modernité et de son dynamisme, faisant ainsi référence à la communication numérique déjà très forte dont fait preuve l'institut à l'échelle nationale et internationale.

La perception de la Seconde guerre mondiale, un enjeu toujours actuel

Néanmoins, la collaboration entre chercheurs allemands et français révèle des divergences. Dans cette optique, Thomas Maissen nous fait remarquer qu'une différence essentielle entre le point de vue français et le point de vue allemand porte sur la perception de la Seconde Guerre mondiale. C'est en effet un moment clé encore présent dans l'esprit de tous. Ainsi la perception française de cette époque serait plutôt bilatérale, fondée uniquement sur l'inimitié franco-allemande. La perception allemande, en revanche, est multilatérale, elle prend en compte ses rapports aussi difficiles avec la Russie et la Pologne, par exemple. D'ailleurs, la perspective française du temps présent est franco-allemande alors que la perspective allemande est plus internationale car l'Allemagne ne repousse pas la possibilité des relations germano-américaines. La France a une vision plus unifiée et nationaliste de l'Histoire, contrairement à l'Allemagne, qui est un pays fédéraliste. Thomas Maissen explique ce phénomène par le passé français dont le territoire s'est étendu au-delà les frontières de la France avec son empire colonial. L'Empire allemand, en revanche, est resté très modeste.

L'essentiel, c'est de poursuivre le débat sur les sujets sensibles

Cependant, ces deux perceptions ne sont pas incompatibles. En effet, les chercheurs confrontent leurs visions pour adopter une vision européenne dans leurs travaux. Avec les mots de Thomas Maissen : "L'essentiel, c'est le débat continu". Après sa fondation en 1958, l'institut a donc commencé par traiter le Moyen-Âge pour éviter les sujets trop sensibles et a peu à peu abouti à une démarche comparable, entre autres à la rédaction du manuel d'Histoire franco-allemand, avec la rédaction de la collection "Histoire franco-allemande", qui réunit les visions françaises et allemandes de l'Histoire franco-allemande. Le directeur de l'IHA nous confie que la véritable différence entre l'Allemagne et la France ne se trouve pas dans l'interprétation de l'Histoire mais plutôt dans l'approche méthodologique. En effet, on peut constater des sensibilités différentes et des intérêts pour l'Histoire (sociale, politique, anthropologique...) qui diffèrent en raison des formations différentes en Allemagne et en France. L'objectif de l'IHA est donc de permettre à tous ses chercheurs de s'impliquer pour réunir un maximum d'opinions.

Des approches méthodologiques qui divergent

Le directeur du DHI rappelle aussi que la mission première des historiens chercheurs n'est pas de mener une pédagogie de la paix, mais de restituer les faits tels qu'ils ont eu lieu. Leur travail consiste à dispenser un enseignement qui donne des repères pour le passé. Le rôle de divulguer cette pédagogie de la paix revient plutôt aux médias, ce qui met aussi en évidence leur importance et celle de la

politique... Par exemple, un discours identitaire, politique ou idéologique en faveur de cette pédagogie de la paix a sa place dans la politique, mais un historien chercheur doit toujours se méfier d'une interprétation positive ou négative juste parce que cela paraît convenir à l'actualité. En effet, un discours modifié en faveur de la paix est un discours faux. De même, un ancêtre qui émet subjectivement un avis négatif à propos d'un ancien ennemi empêche la bonne transmission de l'Histoire car son jugement est obscurci par la haine. L'historien, lui, critique les sources, mais les interprétations qui en sont faites viennent aussi d'autres acteurs sociaux : enseignants, journalistes, politiciens.

L'objectivité de l'historien-chercheur lui interdit d'en faire le récit pédagogique

Néanmoins, Thomas Maissen admet que la plupart des gens préfèrent une transmission à travers un récit qui passionne plutôt qu'une transmission difficile et sobre. Ainsi, c'est l'enseignant qui tire les leçons de l'Histoire, le chercheur quant à lui ne donne pas de récit pédagogique. Tout au plus, la volonté de promouvoir une Histoire commune peut permettre à l'historien de construire une base positive, en faveur de cette pédagogie de la paix, mais il ne peut pas pour autant négliger l'existence des conflits. Thomas Maissen insiste ainsi sur la nécessité de l'objectivité de l'historien qui se doit de faire preuve d'une prudence scientifique, ce qui l'empêche d'œuvrer lui-même directement pour une pédagogie de la paix.

Un décalage entre la recherche et les interrogations du grand public

Concernant la transmission de l'Histoire, Thomas Maissen confirme que l'institut ne fait aucune restriction: il est ouvert à tous. Il rappelle en revanche que le grand public n'est pas forcément intéressé par un détail historique précis, qu'il existe une différence entre l'histoire populaire et l'histoire faite par les chercheurs. Le public s'intéresse surtout à l'histoire du XXème siècle parce qu'il existe encore des témoins de cette période. Ce sont ces deux niveaux de l'histoire (l'une à l'échelle de la recherche, l'autre à l'échelle de la mémoire) qui causent un décalage entre le public et la recherche. Thomas Maissen affirme donc qu'il est possible de faire des conférences traitant d'un sujet qui intéresse le grand public, mais maintient cependant que le discours scientifique implique toujours une certaine exigence, un certain niveau d'abstraction qui ne peuvent pas intéresser tout le monde.

La périodisation influe sur la transmission

La périodisation de l'Histoire est aussi une grande question scientifique, et Monsieur Maissen nous confirme d'ailleurs que la façon de structurer l'Histoire influence la façon de la transmettre. Cependant, il maintient que l'utilité de la périodisation est indéniable car sans elle, on se concentrerait trop sur certaines périodes et ces choix seraient trop subjectifs. Le directeur du DHI affirme donc qu'il faut rester prudent quant à l'élaboration de périodes clés, mais qu'il reste tout de même nécessaire de diviser l'Histoire en grandes époques pour mieux pouvoir la transmettre.

La périodisation de l'Histoire permet d'ailleurs de constater une perception différente de l'Histoire en France et en Allemagne. Thomas Maissen nous rappelle qu'il n'y a pas la même vision de l'Ancien Régime du point de vue allemand, la Révolution française représentant la destruction du Saint Empire par Napoléon. Comme il n'y a pas eu d'unification du peuple, la vision de cette période reste négative dans une perspective nationaliste. Néanmoins, Monsieur Maissen désigne la période de 1750 à 1850 comme une "Sattel-Zeit" (d'après Reinhart Koselleck), c'est-à-dire une époque de transition, longuement modificatrice à tous les niveaux (économique, social, urbain...). Ce n'est en effet pas le 14 juillet 1789 qui a tout changé pour les Allemands. Ainsi l'image du passé reste différente pour chaque peuple.

*propos recueillis par ana, dai et mbr*



## Visite au DHI avec Arndt Weinrich

C'est les pieds trempés que notre petite troupe franco-allemande a envahi le DHI lundi 8 décembre : petit compte-rendu d'une conférence... historique !



© Milena Feuerbach

Après une rapide visite des locaux du DHI, un détour par la bibliothèque et un passage éclair dans les archives, nous voilà dans le coeur du bâtiment. Arndt Weinrich, historien au DHI, spécialiste de la Première guerre mondiale, nous mène à travers un dédale de couloirs, portes et autres bureaux jusqu'au clou du centre : la salle de conférence, ornée de miroirs et de dorures. À peine installés, les questions fusent, et la conversation tourne vite autour de l'évènement phare de cette année 2014 : le centenaire de la première guerre mondiale. Sujet idéal pour des étudiants et un spécialiste de l'Histoire française et allemande.

Arndt Weinrich nous explique qu'à l'occasion du centenaire, le DHI a organisé une série de conférences afin de présenter les visions de spécialistes français et allemands du conflit. En effet, la Première guerre mondiale n'est pas traitée de la même façon des deux côtés du Rhin.

Mémoires divergeantes de la Première guerre mondiale



Un des exemples les plus frappants pour la pérennité de cette guerre dans la mémoire européenne est celui de la France, où depuis quelques années, les historiens sont divisés sur la question de la résistance physique et mentale des soldats français dans les tranchées. Deux camps s'opposent alors pour l'expliquer, l'école du consentement, qui revendique une culture de guerre et l'acceptation par les soldats de la politique de guerre. En revanche, d'autres historiens parlent de répression massive et de pression exercée par le pouvoir militaire.

Le DHIP a donc joué ici essentiellement un rôle de médiateur, tout en essayant de ne pas prendre partie et d'établir un contact entre les deux camps. Stratégie efficace, puisqu'une conférence a récemment uni différents historiens pour débattre de la question, ajoute Arndt Weinrich avec fierté. Non seulement le DHI a donc activement pris part aux échanges et débats sur le centenaire, mais est aussi devenu un interlocuteur idéal pour les différents médias sur la question de la réception de la guerre en Allemagne.

'Un peu malgré nous..' nous dit l'historien avec ironie, car si les Français sont très au fait des événements de la guerre de 14-18, les ayant maintes fois vus et revus durant leur scolarité, les Allemands ont eu tendance à passer cette période un peu sous silence. Ce qui s'explique surtout par l'apparition quelques années plus tard du national-socialisme, et le besoin d'évacuer cette image d'une Allemagne à la militarisation exubérante.



© Milena Feuerbach

Comment voit-on alors le conflit de l'autre côté du Rhin ? Ce centenaire a été l'occasion pour les historiens du DHI de se pencher sur la réception du conflit en

Allemagne, qui a longtemps été tenu dans l'ombre de la deuxième guerre mondiale et d'y faire une constatation étonnante : il y a depuis peu une véritable redécouverte de leur passé de la part des Allemands.

Les historiens ont pu observer un vrai phénomène d'identification à travers la redécouverte de l'histoire des familles, des villes et des Länder. On met alors des noms sur des visages, des lieux, des batailles, ont renoué un lien timide mais solide avec le passé. Ce qui semble être une évidence en France, entraînant tout au long des années d'après-guerre une véritable littérature autour de la Grande guerre, à été reçu très différemment en Allemagne. Les Allemands n'ont jamais accordé l'importance politique et culturelle que les Français peuvent accorder aux différents souvenirs qui y sont liés. Là où on avait assisté à une démilitarisation culturelle, on peut à présent voir se dessiner une réconciliation avec un passé douloureux.

Cette cristallisation de l'Allemagne et de son histoire est d'autant plus visible dans le succès récent du livre de Christopher Clark, *Les Somnambules*. Dans cet ouvrage paru en 2013, l'historien remet en cause la responsabilité de l'Allemagne dans le déclenchement de la Première guerre mondiale et soutient que chaque nation a eu dans ce conflit un rôle décisif. Succès immédiat en Allemagne, l'auteur australien anime même depuis peu une série de documentaires sur l'histoire de l'Allemagne sur la chaîne ZDF, ajoute Arndt Weinrich avec un haussement de sourcil mi-dubitatif, mi-étonné.

Sortir du 'Sonderweg' allemand?

Il y a ici une véritable volonté de la part des jeunes générations allemandes de déterrer leur mémoire et de sortir du 'Sonderweg' allemand. Nombreux sont aujourd'hui les jeunes Allemands qui ne demandent qu'à passer au-delà du sentiment de culpabilité si caractéristique de leurs parents. Là où il y avait précédemment une sorte de flou sur le passé, la reconquête de la mémoire se fait donc par le biais des médias, mais aussi le biais du travail de mémoire collectif.

Ce qui nous pousse à poser la question de la différence entre la mémoire et l'histoire, puisqu'elle est essentielle dans un débat comme celui du centenaire. L'historien rit : c'est une question large et la réponse est d'autant plus vaste. Selon lui, l'histoire est conditionnée entre autres par des éléments extérieurs, tandis que la mémoire se fait à partir de ressentis, est personnelle à chacun et dépend de l'environnement, la famille, l'éducation. Quelle est alors la frontière entre mémoire et histoire ? 'Eines ist sicher, Gefühle haben in der Geschichte nichts verloren !' achève Arndt Weinrich.

Il est alors temps pour nous de revenir en 2014. Et pour conclure, Weinrich évoque la prochaine grande étape des commémorations : celle de la fin de la Première guerre mondiale, qui mettra en lumière les traités de paix et autres événements qui

n'auront pas manqués d'influencer la suite de l'Histoire. Avec un sourire malicieux, l'historien nous promet de grands débats. Alles klar Herr Weinrich, RDV dans 4ans !

*ajt, mbr*



### La réconciliation, un « savoir-faire » européen ?

**Le 21 novembre 2014 s'est déroulée à l'Institut historique allemand (IHA) une journée d'études interdisciplinaire sur le thème de « la réconciliation après les conflits : un savoir-faire européen ? », organisée par Corine Defrance. Expression d'un partenariat entre l'IHA, l'IRICE (CNRS/Paris 1, Paris IV) et le LabEX EHNE, la journée a réuni des chercheurs européens travaillant sur différentes thématiques de la guerre et de ses traces dans l'Europe contemporaine (France, Allemagne, Pologne, Tchécoslovaquie/République tchèque, ex-Yougoslavie, Irlande du nord...). Compte-rendu par les étudiants.**

Dans la matinée, Anne Bazin, professeur à Sciences-Po Lille s'est exprimée sur les acteurs publics de la réconciliation en Europe. Elle a notamment expliqué pourquoi l'identité de l'Europe dépendait essentiellement du couple franco-allemand. Le concept de la réconciliation, qui appartient au registre philosophique et émotionnel, instaure et restaure un rapport de confiance entre la « victime » et le « bourreau ». C'est un processus de transformation vers l'amitié. Une volonté de justice pénale précède la restauration qui implique la mise en place d'un dialogue avant d'aboutir à un consensus.

La réconciliation en Europe a d'abord commencé avec des acteurs privés de l'est français et de l'ouest allemand, un rapprochement culturel, sociétal, politique et économique. Peu à peu, le noyau de l'identité européenne s'est alors révélé être le duo franco-allemand. En effet, ce n'est que le contexte de l'unification européenne, un projet fédérateur pour penser un avenir commun, qui a rendu possible la réconciliation. Celle-ci repose donc sur la volonté des acteurs publics à fonder une histoire commune.

Madame Christiane Wienand (UCL, Londres) est ensuite intervenue au sujet des sociétés civiles comme acteurs du processus de rapprochement. La jeunesse,

engagée depuis la fin de la guerre dans la réconciliation, peut selon elle établir des « relations culturelles, sociales et politiques réciproques » dans l'objectif de préserver la paix. Cette entente transnationale est guidée par quatre axes principaux que l'on retrouve dans les discours des jeunes : la réconciliation, la paix, l'entente/l'amitié entre les peuples et le jumelage. Plusieurs organisations se sont mobilisées pour l'entente au niveau de la société civile. Refusant d'être instrumentalisée dans ce processus de paix, elles se méfient cependant du phénomène « d'auto-promotion » de la génération des aînés qui tend à mettre en scène la jeunesse comme symbole pacifiste œuvrant pour la réconciliation.

Dans l'après-midi, Andrea Erkenbrecher (Ludwig-Maximilians-Universität München et

Universität des Saarlandes) a évoqué le cas des crimes de guerre à Oradour-sur-Glane et la grande complexité de la réconciliation franco-allemande. Elle a nommé les conditions, les acteurs et les limites du processus de réconciliation. Romain Faure (Zentrum für interdisziplinäre Forschung, Bielefeld) a quant à lui évoqué le travail de révision internationale sur les manuels scolaires, un élément primordial pour la construction de la paix et du rapprochement.

*mbr & dai, iom & els*



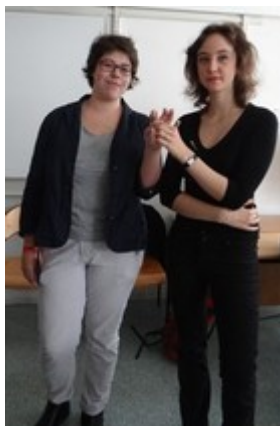
## Sur le vif



## Débats!



## Bouchon!



## Conseils de lecture



© Milena Feuerbach

### **Anne-Kathrin Otto über die Gründung des Deutschen Reichs aus Sicht der Franzosen : Wie aus dem Ideal ein Feind wurde.**

Gilbert Krebs, Gérard Schneilin (Hg.) : La naissance du Reich, PIA (Publications de l'Institut d'allemand), 1995. 237 Seiten.

Es galt als « Vaterland des Geistes », als kulturelles Vorbild und Ideal der Franzosen, von vielen Intellektuellen verherrlicht, bis es im Jahre 1870 eine Katastrophe auslöst. Frankreich verliert den Deutsch-Französischen Krieg und erträgt nur schwer die Deutsche Reichsgründung im Spiegelsaal von Versailles. Der « Mythos Deutschland » kehrt sich um in eine Feindschaft, aus dem Ideal wird eine bedrohliche, ja « barbarische » Großmacht mitten in Europa. In insgesamt 13 Aufsätzen, erklären französische und deutsche Historiker, Juristen, Wirtschaftsexperten und Germanisten die Gründe, Umstände und Folgen der Deutschen Reichsgründung 1871 und heben dabei insbesondere die Sicht der Franzosen auf jene Geschehnisse hervor.

« Ce que nous aimions dans l'Allemagne, sa largeur, sa haute conception de la raison de l'humanité, n'existe plus. L'Allemagne n'est plus qu'une nation... » (Ernest Renan , Seite 46).



Die Autoren dieses zweisprachigen Sammelbands stützen sich auf zahlreiche Presseartikel, Reden, Wahlsprüche und andere Dokumente, deren Gesamtheit dem Leser ein aufschlussreiches Bild über die damalige politische und wirtschaftliche Situation vermittelt. Mir persönlich haben vor allem die Zitate großer Schriftsteller und Philosophen gefallen, die sich zum deutsch-französischen Konflikt geäußert haben.« La naissance du Reich » ist ein gut strukturiertes, leicht verständliches und sehr lehrreiches Werk. Kritisch, interessant und lebendig geschrieben ist es auf jeden Fall sehr lesenswert für all diejenigen, die bereits über ein Basiswissen der deutsch-französischen Geschichte verfügen und dieses vertiefen wollen.

ako

Victoria Khadkevitch aimerait vous présenter une enquête de terrain de la sociologue Alexandra Oeser sur la question du "passé qui ne passe pas".



© Milena Feuerbach

Alexandra OESER, Enseigner Hitler. Les adolescents face au passé nazi en Allemagne : Interprétations, appropriations et usages de l'histoire, Paris (Éditions de la Maison des sciences de l'homme), 18 mars 2010, 436p.

L'objectif de ce livre est de répondre à la délicate question de la place dans la société allemande de ce « passé qui ne passe pas ». Elle veut nous amener à réfléchir sur les processus complexes d'interprétation et d'appropriation ainsi que sur les usages de l'histoire du national-socialisme par des adolescents allemands

entre 14 et 18 ans. L'histoire de cette « rupture de civilisation » continue en effet d'être au cœur de toute question sur l'identité allemande.

Cette enquête de terrain montre en quoi l'opposition binaire présentée dans le champ politico-médiatique entre le « trop plein » et le « trop peu » de mémoire n'est pas opératoire. Un même adolescent peut développer un véritable intérêt pour le sujet pour ensuite le rejeter par effet de saturation et y revenir quelques années plus tard.

J'ai trouvé une belle fluidité dans l'écriture et dans les histoires abordées. C'est une impression d'ensemble extrêmement positive que laisse cette étude sur la transmission du passé nazi dans l'Allemagne unifiée. Une autre raison de lire ce livre c'est que cette recherche a été menée en Allemagne par une chercheuse française. Ainsi, c'est aussi une occasion très intéressante de découvrir le système éducatif allemand de l'intérieur, grâce à de nombreux extraits d'entretiens, de portraits d'élèves et d'enseignants.

vvm

Inès Olivo-Marin avec ses manuels d'histoire franco-allemande : en route pour la pédagogie de la paix.



© Milena Feuerbach

L. Boesenberg, M. Braun, A. Duménil, B. Galloux, P. Geiss, G. Große, D. Henri, G. Le Quintrec, K. Maase, B. Toucheboeuf, M. Wicke (éd.): Manuel franco-allemand, tome 2: L'Europe et le monde du Congrès de Vienne à 1945, Nathan et Klett, 2008.

(383 pages pour la version française, 385 pour la version allemande)

"Dans la mythologie politique c'est le Parlement de jeunes franco-allemand réuni à l'initiative de l'OFAJ en janvier 2003 qui est à l'origine de l'initiative du manuel



d'histoire franco-allemand. Pourtant, déjà en 1930, l'historien allemand Fritz Kern et Jean de Pange avaient envisagé de créer un manuel des relations franco-allemandes pour historiens (des Francs jusqu'à la Première Guerre Mondiale), entreprise empêchée par l'arrivée des nazis.

Depuis ses origines, l'ambition du manuel est de « contribuer à créer les bases d'une conscience historique commune chez les jeunes Allemands et Français dans le processus d'unification européenne » en ouvrant la voie à une histoire croisée, transnationale et citoyenne. L'Europe et le monde après 1945, L'Europe et le Monde du congrès de Vienne à 1945 et L'Europe et le Monde de l'Antiquité au congrès de Vienne constituent les trois tomes de cet ouvrage. Publiés entre 2006 et 2012, ils sont destinés aux lycéens. Ces trois manuels, nous dit l'avant-propos, insistent sur « l'imbrication des histoires, sur les partages ou les disputes de mémoire, sur les saisies multiples et variées d'une même réalité [...] ».

C'est à la fois un projet qui témoigne de l'amitié franco-allemande et, d'autre part, un pilier pour la construction européenne : les deux pays ont réussi à se forger une conscience historique commune, sans oublier leur passé respectif. Malgré les violents affrontements qui ont eu lieu entre les deux pays, entretenir les bases d'une amitié franco-allemande et transmettre une histoire commune est pour moi la priorité de ce manuel. Après avoir étudié de nombreuses fois l'histoire franco-allemande avec l'aide de ces manuels, je les conseille vivement à tous les étudiants !"

*iom*

Charlotte Maxin a choisi de se rendre sur les traces du père fondateur de l'Institut d'Allemand d'Asnières.



Pierre Bertaux, Mémoires interrompus, édité par Hansgerd Schulte, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 2000.

« Témoin d'une époque marquée par les désastres et les conséquences de la Seconde Guerre Mondiale, Pierre Bertaux fut à l'origine de la création de l'Institut d'Allemand d'Asnières. Normalien, germaniste et résistant, il demeure une figure majeure de l'histoire des relations franco-allemandes. Il a vécu une enfance heureuse et une scolarité épanouie, avant d'assister à Berlin à l'ascension au pouvoir des nazis et à l'établissement du gouvernement de Vichy. Son livre *Mémoires Interrompus* (PSN, 2000) invite le lecteur à retracer ce parcours.

Un récit bouleversant où Pierre Bertaux nous transmet son histoire, avec une réelle sagesse : « l'essentiel était de survivre à l'expérience ». Sa vie en tant que détenu et ses rencontres sont toujours décrites avec une touche personnelle et beaucoup d'humour : « pendant trois mois, il n'y eut que des carottes : nous avons l'impression de devenir carottes nous-mêmes » (p.176), ou : « je n'y avais pas pensé, l'urine liquide salée conduit bien le courant. Il venait de s'électrocuter légèrement, mais à l'endroit le plus sensible. Nous en rîmes beaucoup » (p.190).

J'apprécie particulièrement la lecture des témoignages de la Seconde Guerre Mondiale et la connaissance du parcours de Pierre Bertaux me semblait indispensable, c'est pourquoi mon choix s'est tourné vers cet ouvrage. Aiguiller les lecteurs curieux, voilà l'objectif de ce livre à la recherche de l'identité de Pierre Bertaux. »

mxn

### Table-ronde à l'Institut Goethe de Paris



© Milena Feuerbach

**Le 13 novembre 2014 Ulrich Herbert (historien, écrivain et professeur à l'Université**

**Albert-Ludwig de Fribourg) auteur de la très discutée *Geschichte Deutschlands im 20. Jahrhundert* est venu échanger avec Corine Defrance (chercheur au CNRS), Ulrich Pfeil (professeur à l'Université de Lorraine, Metz) et Christian Ingrao (chercheur à l'IHTP) de sa somme historique en présence d'un public nombreux.**

La soirée commence avec la lecture par Ulrich Herbert du premier chapitre de son livre, présentant les deux lignes argumentatives qu'il développe par la suite. Premier argument : l'histoire allemande se distingue de l'histoire de tous les autres pays, un développement particulier qui ne se fonde pas dans l'histoire européenne. Deuxième argument : l'Allemagne et son histoire font néanmoins partie d'une histoire européenne. Cette contradiction laisse deviner le but de l'analyse d'Herbert : afin de déterminer l'histoire allemande au sein de l'Europe, une analyse profonde et attentive de cette première est indispensable. Raison pour laquelle Herbert analyse ce qu'il appelle « le long XXème siècle ».

À son avis, le XXème siècle ne commence pas avec la Grande Guerre pour se terminer avec la réunification en 1990, sur le modèle de la plupart des analyses du XXème siècle allemand. Au début de ce « long siècle », Herbert fixe l'année 1890, marquée notamment par l'industrialisation qui entraîne des changements fulgurants et jamais vus. Presque tous les domaines de la vie sont touchés. En quelques années, la société se transforme de fond en comble, ce qui entraîne la nécessité de trouver un modèle politique et sociétal adéquat.

L'ampleur de ces bouleversements aboutit dans la formation des partis radicaux. Deux guerres mondiales s'ensuivent qui résultent notamment de la concurrence entre un système capitaliste et les réponses radicales à celui-ci, le communisme et le national-socialisme. Aussi, après la Seconde Guerre Mondiale, l'idéologie et la politique déterminent la vie des Allemands. La concurrence entre les États-Unis et l'URSS partage le monde en deux parties, la Guerre froide coupe l'Allemagne en deux. Heureusement pour les Allemands la situation se détend progressivement, pour aboutir enfin à la réunification de la RDA et de la RFA en 1990.

Dans la discussion, l'historienne Corine Defrance revient sur le terme « l'heure zéro » [Stunde Null], à son sens peu approprié pour désigner la situation d'après-guerre. Herbert propose le concept de « minute zéro » [Minute Null] et met en avant le caractère soudain du retournement : d'une minute à l'autre, les chefs nazis qui avaient dirigé pendant des années étaient mis en prison et les Alliés ont pris le contrôle. C'est un retournement si fulgurant que les générations d'après ont du mal à se l'imaginer.

La question du travail de mémoire sur le passé est tout aussi importante. Au fil des années, la population a enfin commencé à discuter de l'époque la plus effroyable de

l'Histoire allemande, discussion qui semble indispensable pour pouvoir historiser ce passé un jour.

*mil & cab*

## **Ecrire une histoire à deux**

### **Du caractère politique de la création des instituts historiques: rencontre avec Corine Defrance et Ulrich Pfeil à la Sorbonne Nouvelle**



© Noémie Philippot

Nous avons eu le plaisir de recevoir Mme Defrance et M. Pfeil dans nos murs, ce qui nous a permis d'en apprendre davantage sur l'importance du contexte politique pour l'écriture de l'Histoire. Nous avons également beaucoup appris sur l'importance que d'un moyen de transmission tel qu'un manuel scolaire. De la perception de certains événements et périodes historiques aux moindres détails de la formulation du récit historique, on distingue bien une différence entre les historiens allemands et français dans l'approche de leur matière: la transmission de l'Histoire allemande varie en fonction de celui qui la narre.

Cette comparaison des manières de faire des historiens français et allemands n'a pas toujours été possible par le biais d'un travail commun comme c'est le cas aujourd'hui. Le premier institut d'Histoire allemande à Paris a été inauguré sous l'occupation hitlérienne, et son but était de persuader les Français de la suprématie allemande à travers la transmission de cette Histoire. Une Histoire qui divulguait également les thèses raciales antisémites, en prétendant leur donner une justification historique. L'application d'une politique allemande découlant de ces idées se traduit d'ailleurs par de lourdes pertes humaines dans le milieu des intellectuels et en particulier celle de l'historien français et juif Marc Bloch, fusillé en 1944 par les allemands. Cette violence détériore les relations entre historiens français et allemands qui ne reprennent que dans les années 1950 avec les excuses publiques d'Eugen Ewig, historien venu de Bonn, invité par son ami Robert Schumann.

Sa venue à Paris ouvrit le projet de la création du Deutsche Historisches Institut. Pour limiter l'instrumentalisation politique de l'Histoire, l'institut de recherche devait être composé d'universitaires et non de diplomates, et être financé par le ministre de la recherche et non des affaires étrangères. La transmission de l'histoire allemande

n'a donc pu se faire librement dans les milieux intellectuels français que lorsqu'elle émanait d'institutions apolitiques au maximum et que les relations diplomatiques entre les deux pays étaient suffisamment favorables pour le permettre.

Les historiens sont-ils toujours si dépendants du sentiment national envers le pays voisin ? La chronologie des initiatives et des projets de travail franco-allemands qu'ils ont pu avoir prouve que ce n'est pas toujours le cas. Par exemple, lorsque des historiens s'étaient réunis en 1935 pour rédiger 39 directives permettant d'identifier les interprétations historiques contradictoires des deux pays, et ce, malgré un contexte de tensions franco-allemandes qui a d'ailleurs nuit à la diffusion de ce travail dans l'Allemagne national-socialiste, et qui sera de ce fait réédité en France en 1949. En 2003, à l'occasion du 40ème anniversaire du traité de l'Élysée, un parlement de jeunes réuni par l'OFAJ vote l'idée d'un manuel franco-allemand, idée approuvée par M. Chirac et M. Schröder. Pour la première fois, cette idée est concrétisée en plusieurs volumes aux éditions Klett et Nathan.

### Le manuel franco-allemand: un symbole plus qu'un moyen de la réconciliation



© Noémie Philippot

L'Unesco a mis en place une commission chargée de réviser et d'étudier les manuels scolaires en raison des enjeux qu'ils représentent pour la paix comme pour la guerre. En effet, un tel projet attire immédiatement des suspicions : et si l'Histoire y était présentée de manière à provoquer une réconciliation franco-allemande quitte à bafouer la volonté d'apolitisme de la recherche historique ? Dès le début du projet, il a été souligné que le manuel d'histoire franco-allemande devait apporter -par son existence et par celles de ses conditions d'élaboration - la preuve de la réconciliation franco-allemande, mais en aucun cas un moyen de celle-ci par son contenu. Au contraire; plus qu'une volonté d'éviter de politiser l'histoire, c'est celle de sortir des cadres de l'histoire nationale et même européenne qui est au centre du projet.

Il a donc fallu dépasser les débats liés à des interprétations contradictoires et choisir entre deux méthodes d'apprentissages de l'Histoire. A la surprise générale, les points de discussions n'ont pas été les guerres mondiales mais la vision des États-Unis et du communisme; autant de signes d'un vécu différent de la guerre froide. La forme choisie pour transmettre le contenu historique a aussi fait l'objet de débats. Finalement, l'on a choisi une présentation française, des exercices français et

allemands et le parti pris de rappeler que l'Histoire est une interprétation de faits, ce qui est une caractéristique plutôt allemande.

On peut donc affirmer qu'actuellement, la transmission de l'Histoire allemande prend le chemin d'une Histoire qui sort des cadres nationaux, ce qui privilégie son caractère dépolitisé. C'est d'ailleurs ce qui a fait le succès de ce manuel au Japon et à l'international et explique sa traduction dans un grand nombre de langues, contribuant ainsi à diffuser l'Histoire allemande. Le manuel franco-allemand a présenté une Histoire de l'Allemagne et du monde dans une perspective européenne et franco-allemande, sans toutefois réussir à dépasser la conscience européenne pour aboutir à une Histoire faisant consensus à l'échelle mondiale. Cette réussite aurait impliqué qu'il soit possible de concilier toutes les interprétations historiques d'un fait en une seule. Elle demeure un des grands rêves des historiens. Cependant la seule mesure de la perception française de l'Histoire allemande montre que chaque Nation a tendance à lire l'Histoire d'une façon qui lui est propre et qui la révèle. Lorsqu'elle est transmise par des historiens non allemands le prisme de l'Histoire allemande est éclairé par autant de faisceaux différents qui font ressortir sa complexité et ses zones d'ombres.

*rov*

### **Bouchon!**



(c) Marion Guibourgeau





© Noémie Philippot

C'est le 20 octobre 2014 que la rédactrice en chef d'asnières-a-censier n°4, Marion Guibourgeau, a remis le bouchon à l'équipe suivante avec, dans le rôle de la rédactrice en chef, Roxane Vigneron. Le buffet du bouchon a donc été organisé par notre rédaction. A cette occasion, nous avons convié des professeurs ainsi que des étudiants des promotions précédentes. Cette entrevue, courte mais sympathique, a permis un échange entre les deux équipes pour marquer le début d'une nouvelle édition.

Le point fort de cette cérémonie a été la présentation powerpoint de l'équipe précédente : à travers les images, nous avons suivi les aventures et les lieux parcourus par le fameux bouchon. Marion, rédactrice en chef du n°4, nous a expliqué pourquoi et comment le bouchon a pu parcourir plus de 10 000 km. C'est Julien, rédacteur en chef d'Asnières à censier n°3 qui lui a transmis le bouchon. Il était resté dans un tiroir pendant six mois. Puisque Marion partait en voyage, elle a décidé de le prendre avec elle. D'après elle, c'était un symbole qui manquait de poids.

Son expérience était celle de la gestion d'une équipe, expérience qu'elle n'avait jamais faite auparavant. En contact permanent avec les rédacteurs de son équipe, son but était, entre autres, de remotiver les troupes. Gardant un très bon souvenir de ces moments, elle nous a fait part de son impatience à l'idée de découvrir la nouvelle édition de notre revue.

*mxn*





## Recherche

### Sarah Neelsen est lauréate du prix Pierre Grappin



**Qu'est-ce que le prix Pierre Grappin ? Que représente-t-il pour vous ?** Ce prix est décerné chaque année par l'Association pour le développement des études germaniques en France. Il est doté de 3500€, destinés à la publication de la thèse récompensée (<http://www.ages-info.org/spip/spip.php?rubrique30>). Le prix porte le nom de Pierre Grappin (1915-1997), un professeur d'allemand, dont la contribution aux recherches germaniques en France a été très importante. Il a soutenu en 1951 une thèse sur la théorie du génie dans le préclassicisme allemand. Plus tard, il a écrit un dictionnaire bilingue, édité des œuvres de Heinrich Heine et de Goethe, la correspondance de Romain Rolland et de Hermann Hesse.

Pendant ses études, dans les années 1930, Pierre Grappin s'est rendu en Autriche et en Allemagne, observant des jeunes gens qui venaient de rejoindre des mouvements hitlériens. Lui-même est devenu membre de la Résistance, puis il a enseigné à la Sorbonne et participé à la fondation de Nanterre, dont il a été le Doyen durant les mouvements étudiants de 1968.

Recevoir ce prix a été l'occasion de me pencher sur le parcours de Pierre Grappin, décrit dans ses mémoires, *L'île aux peupliers*. C'était saisissant de retracer ce chemin, retrouver des étapes communes et mesurer en même temps le grand écart entre son époque et la nôtre.

**Pourquoi s'intéresser aux essais d'Elfriede Jelinek ?** Voilà une bonne question. Probablement parce qu'ils sont ce qu'il y a de plus secondaire dans son travail !

**Qui est-elle, que représente-t-elle ?** Je ne sais pas qui elle est. Je pourrais décliner son identité : Elfriede Jelinek, 68 ans, née dans une station de ski près de Vienne, de nationalité autrichienne. Mais quant à sa taille, la couleur de ses yeux,

j'avoue que je n'y ai jamais prêté attention. Dire ce qu'elle représente est plus facile : un caillou dans la chaussure.

**Sur quoi portent ses essais ?** La majorité porte sur des œuvres d'art (les siennes, mais surtout celles d'autres artistes), certains abordent des questions politiques (montée de l'extrémisme, place des femmes). Il y en a aussi d'assez abscons : sur une salière ou une bouteille de whisky, un match de football. Ce qu'il y a de plaisant, au-delà de la distraction qu'offre cette variété, c'est que Jelinek prend tous ces sujets très à cœur. Elle en fait toujours le prétexte d'une expérience esthétique et puis c'est souvent très drôle, mais pas d'un humour à se taper sur les cuisses. Plutôt quelque chose de grimaçant, parfois saisissant de poésie ou volontairement scandaleux par la faiblesse des jeux de mots. Quand je décris les essais à quelqu'un qui connaît l'œuvre de Jelinek, j'ai souvent l'impression de parler d'un autre travail. Non pas que les parties de son œuvre soient parfaitement hétérogènes, mais parce que la subtilité de son écriture est souvent écrasée dans ses grandes œuvres par la publicité dont elles font l'objet.

**En quoi le travail d'Elfriede Jelinek se démarque de celui des autres écrivains et penseurs autrichiens de notre époque ?** J'ai justement essayé de travailler à rebours de la singularité de Jelinek. Depuis qu'elle a reçu le Prix Nobel, on la voit comme un auteur d'exception, au-dessus ou à côté des autres. D'autres études avaient déjà montré les caractéristiques proprement autrichiennes de son travail en la rapprochant de Nestroy ou Bernhard. Comme les essais portent en partie sur sa propre génération, il était facile de continuer dans ce sens, et de montrer comment Jelinek appartient à un réseau d'artistes. Sa particularité est sans doute d'avoir toujours entretenu ce lien avec d'autres artistes et journalistes en pratiquant l'essai. C'est une façon de créer une solidarité par l'écriture.

**Pouvez-vous nous présenter votre thèse, son sujet et ses enjeux ?** Le sujet, c'étaient les essais d'Elfriede Jelinek, ni plus, ni moins. Comme il n'existait pas encore de travail exhaustif sur cette partie de l'œuvre, j'ai commencé par essayer de présenter ce corpus dans son amplitude thématique et temporelle. Etant donné que Jelinek entre-temps a continué à écrire, mon travail n'est pas exhaustif non plus, et j'ai essayé d'intégrer cette donnée à la réflexion : à quelles conditions peut-on parler d'un corpus ? Est-ce que la lecture d'un texte change si on le considère comme partie d'un tout ? Un corpus peut-il intégrer des textes absents ? Peut-on écrire une œuvre non pas dans l'accumulation de textes mais dans la superposition et le recouvrement ?

**...ses objectifs ?** J'ai voulu accorder toute l'attention au style de Jelinek. Elle a écrit plusieurs romans dans les années 1980 (quelques-uns encore par la suite), mais depuis les années 1990, elle est surtout considérée comme un auteur de théâtre. Or, quand on parle de ses pièces, on évoque plutôt leur mise en scène, donc le travail d'une autre personne. Avec les essais, je pouvais étudier précisément les ressorts de son écriture et en commenter aussi l'évolution, puisque les essais sont le seul genre qu'elle ait pratiqué en continu depuis le début de sa carrière. C'était fascinant de découvrir les événements, les lectures qui ont nourri sa pensée, de voir comment

naissent certaines images, comment elles font retour puis disparaissent. On s'aperçoit alors que le style est quelque chose de mouvant, que l'art est un travail et qu'il évolue.

**Quelles portes vous a-t-elle ouvertes ?** C'est amusant que vous ayez cet imaginaire des portes en pensant au monde professionnel. C'est vrai qu'on en passe de nombreuses : il y a les portes de l'université, souvent vitrées et recouvertes d'empreintes, il y a les portes des archives et des bibliothèques souvent automatiques, à condition de trouver le bouton. Parfois, on passe aussi des portes privées, avec un cœur en paille suspendu à la poignée ou bien un judas au milieu. Cette année, j'ai un contrat d'un an à l'Université de Lorraine. En allant faire cours, je passe tous les vendredis matin devant une salle qui porte le nom de Pierre Grappin. Je l'ai toujours vue fermée, mais j'espère bien la trouver ouverte par la suite.

**Quels souvenirs gardez-vous de vos études à la Sorbonne Nouvelle ?** Le département d'allemand est un département très actif, qui offre un environnement porteur et stimulant pour un doctorant. On intègre une équipe cordiale, qui se démène pour ses étudiants. J'ai aussi connu la dernière année du site d'Asnières, avec son incontournable fête de Noël : Lieder, gâteaux et « Feuerzangenbowle », une boisson chaude pour laquelle on fait flamber un pain de sucre imbibé de rhum. J'en garde un excellent souvenir.

*nox*

## Le livre

Bien plus que la classique **book review**, cette rubrique vous invite à échanger vos réactions et points de vue sur les ouvrages exposés avec les autres lecteurs d'**asnières-a-censier**.



La poétique et la politique du *Witz* chez Heinrich Heine - *Poetik und Politik des Witzes bei Heinrich Heine* de Andreas B. Kilcher

Collection : éclats

Sujets : Littérature

Année de parution : septembre 2014

Édition Bilingue Allemand-Français.

Traduit de l'allemand par Guillaume Burnod

ISBN : 9782841623419

112 pages

**Les conférences Franz Hessel émanent d'une coopération entre le département Études germaniques de l'Université de la Sorbonne Nouvelle et l'Institut d'études germaniques et littérature générale de l'université d'Aix-la-Chapelle. Ces conférences ont pour but d'interroger l'histoire et l'actualité des**

**relations culturelles franco-allemandes à la lumière des défis politiques, culturels et sociaux actuels en Europe et dans le monde. Dans ce premier essai, Andreas B. Kilcher met en lumière le potentiel révolutionnaire du *Witz* chez Heine.**

Le mouvement européen des Lumières a été guidé par le concept de l'esprit, *Witz*. Pour les contemporains, le *Witz* est un trait d'esprit, un bon mot censé faire rire, comme le joke anglais ou la blague française. A l'époque des Lumières, en revanche, on entendait par *Witz* - l'équivalent de *wit* en anglais, d'esprit en français ou d'ingenium en latin - finesse, perspicacité, intelligence ou, plus poétiquement, beauté et agilité de l'esprit.

Le *Witz* n'appartient pas à la culture populaire de la plaisanterie ou du comique mais à la philosophie, la science, la rhétorique esthétique, la poésie, ce qui a fait de lui l'idéal d'un esprit critique et alerte, un bel esprit.

Le principe du *Witz* c'est qu'il dévoile le caractère borné de toute identité fixe et relie les choses les plus lointaines, les plus disparates ; et cette caractérisation on la trouve bien chez Heinrich Heine, l'écrivain qui, plus que tous ses contemporains, explora de son regard critique les relations conflictuelles entre l'Allemagne et la France, la Restauration et la Révolution, le judaïsme et le christianisme.

Kilcher caractérise le *Witz* à l'aide d'une différenciation fondamentale avec le génie. Ce dernier s'exprime sous la forme de la simplicité, de la clarté, de la totalité et du naturel, contrairement au *Witz* qui s'identifie à l'hétérogène, au fragmentaire et au complexe.

Les deux aspects du *Witz* de Heine, poétique et politique, sont à comprendre dans leur référence au contexte historique. L'aspect politique provient de sa référence à l'actualité, et c'est précisément par cette référence à un contexte social et culturel particulier qu'il devient comique.

Dans les écritures de Heine, le *Witz* apparaît comme l'opérateur agile des procédés poétiques. Et par cette poétologie du *Witz*, Heine se rattache à l'idée essentielle de la théorie de la métaphore d'Aristote. Ainsi le *Witz* a été radicalisé, il doit mettre en commun non pas le semblable mais le dissemblable, et de cette manière, produire des dissonances proprement fantastiques.

Certes, la poétologie de liaison n'est pas le seul facteur qui a rendu le *Witz* radical et même révolutionnaire. Son sens comique et politique moderne, ne conçoit pas les formes ingénieuses du *Witz* comme un jeu de langue, à la fois beau et plein d'acuité, il lui assigne également une fonction sociale. Par ses techniques d'écriture, Heine radicalise le *Witz* en lui donnant une dimension politique. Le *Witz* gagne chez Heine une puissance explosive : il est polémique et tendancieux, il devient un briseur de tabou, un passeur de frontière. Le rire qu'il provoque est la raison de cette montée en puissance politique.

Le *Witz* chez Heine n'est compréhensible qu'en référence à son actualité. Il est aussi la forme privilégiée d'une critique subtile qui vise, grâce à ses techniques, un contournement de la censure. Il constitue un art d'écriture habile face à la répression et à l'interdiction. Le *Witz* remplit de multiples fonctions sur différents plans :

politique, théologique, psychologique, social et culturel. Heine en exerce les techniques artistiques au sein de la trame socioculturelle de son temps, qui est tout à la fois l'époque des révolutions et des restaurations européennes, et celle spécifiquement juive, de l'émancipation et de l'assimilation.

*dai*